

Lisette Lemieux, Julie Faubert
De la finitude et de l'infini

Isabelle Masse

Number 83, Spring 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/9172ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (print)

1923-2551 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Masse, I. (2008). Review of [Lisette Lemieux, Julie Faubert : de la finitude et de l'infini]. *Espace Sculpture*, (83), 36–37.

Lisette LEMIEUX, Julie FAUBERT

De la FINITUDE et de l'INFINI

Isabelle MASSE

Le centre d'exposition Circa présente les productions récentes de deux artistes québécoises. Dans la galerie I, les « pures constructions » de Julie Faubert se déploient dans un environnement blanc immaculé, tandis que les installations de Lisette Lemieux exploitent l'espace de la galerie II.

L'exposition de Julie Faubert s'articule autour d'une longue table munie de tiroirs entrouverts et de deux machines à dactylographier. Lieu usuel de convivialité et d'échanges, ce meuble de bois blond devient le noyau autour duquel s'agglutinent les visiteurs. Le contenu aussi ludique qu'éclectique des tiroirs attire spontanément l'attention. Dans celui-ci, des mots gravés sur des plaquettes rouges proposent des fragments de narration. Dans celui-là, un haut-parleur silencieux semble taire un message, tandis que dans ce troisième, des amas de fils s'entremêlent. Aux deux extrémités, les machines à écrire désuètes portent explicitement l'évocation du lieu d'écriture et de lecture. Devant cette table improbable, de petits assemblages de bois s'organisent, tantôt en structures simples clouées au mur,

tantôt en cadres, boîtes ou piles déposés sur le sol. La blancheur uniforme de la salle leur confère l'aspect d'éléments scénographiques suspendus dans un espace indéterminé. Partout, de longs fils rouges ponctuent le parcours. Évoquent-ils des liens continus? Interrompus? Comme un tiroir qui s'ouvre et se referme, mi-révéilé, mi-caché, le propos se faufile et laisse place à une interprétation ouverte.

De toutes les idées qui dépassent la raison humaine, celles de notre finitude et de l'infinité de l'espace-temps sont probablement les plus troublantes. Lisette Lemieux présente un corpus de sept installations *in situ* qui portent sur ces grands thèmes universels. Au centre de la mise en espace matérielle et symbolique figure l'Homme de Vitruve revisité autour duquel gravitent six représentations de l'illimité cosmique et temporel. La figure humaine emblématique (*Scopie*, 2007) s'inscrit entre les deux piliers massifs de la galerie. Elle est composée de milliers de pellicules radiographiques enroulées à l'intérieur d'un treillis métallique courbe. Le dispositif, semblable à une tapisserie chatoyante, permet à la lumière

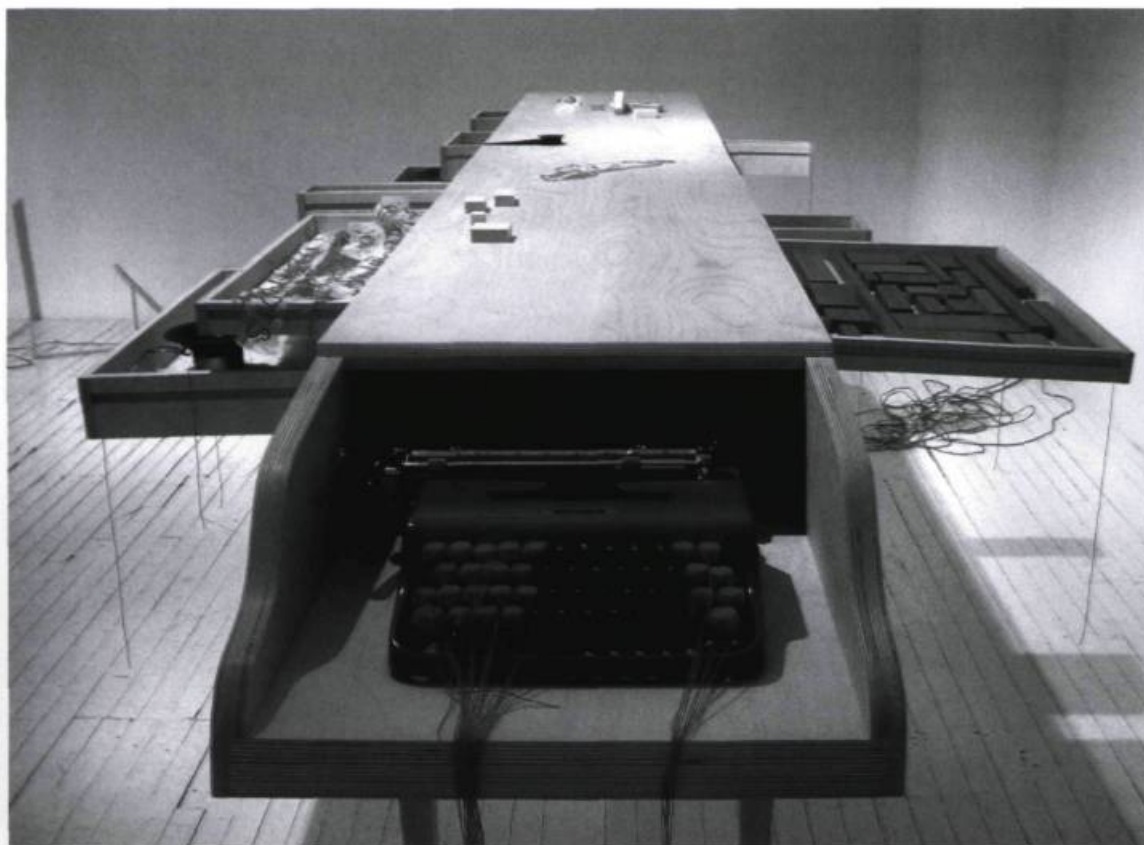
feutrée ambiante de pénétrer ou non, selon les déplacements du spectateur. Pôle central du lieu d'exposition, cet Homme de Vitruve questionne une vision anthropocentrique du monde telle qu'envisagée à la Renaissance. Membres tendus, il se présente en explorateur de l'immensité tout en étant lui-même source d'études anatomiques et d'analyses médicales. L'œuvre *Fibonacci* (2007), qui lui fait écho, est composée de deux plaques d'aluminium où des chiffres découpés reproduisent la célèbre suite mathématique. Le rapport harmonieux établi entre deux nombres consécutifs de cette suite fonde la *divine proportion*. Outre la représentation d'un infini logique, l'œuvre rappelle que les proportions humaines dessinées par Léonard de Vinci sont le résultat non seulement de l'enseignement antique, mais aussi d'études anthropométriques dont le nombre d'or constituait l'assise. De manière différente, l'investigation complexe du corps s'illustre encore dans l'installation intitulée *Matière grise* (2007). Un cerveau surdimensionné en tissu noir encollé repose sur deux moustiquaires métalliques. Tel un support radiographique, le matériau



diaphane est traversé par une source lumineuse placée à l'arrière. Les énigmes irrésolues du corps sont ainsi représentées comme ouvrant des perspectives infinies sur les profondeurs humaines.

Lisette LEMIEUX, *Trou noir* (à gauche), 2007. Carton, bois. *Fibonacci* (à droite), 2007. Aluminium découpé. Photo: Michel Dubreuil.

Comme le fait l'imagerie médicale en révélant des mystères internes, l'univers cosmique, en projetant le hors de lui-même, confronte l'homme à la précarité de sa condition. Les trois installations *Urbi et Orbi*, *S'Éclipser* et *Trou noir*, datant de 2007, suggèrent chacune des représentations



Julie FAUBERT, *De pures constructions - collecte d'espaces*, 2007. Bois, machine à écrire, laine, haut-parleurs, système audio, ordinateur G4. Photo: Guillaume Clermont.

de l'immensité spatiale. La première consiste en un grillage métallique ajouré où un lettrage désordonné révèle au spectateur attentif la locution latine « Urbi et Orbi ». Conçue pour s'adapter au format de deux fenêtres et fixée à leur cadre, elle suggère de manière formelle la transgression d'une frontière entre l'espace clos de la galerie et l'espace extérieur. La locution, qui se traduit par « À la ville et au monde », signifie littéralement s'étendre au monde entier

semble embrasser l'univers tout entier. Au mur, un carré noir enfoncé en son centre et percé d'une ouverture interpelle le visiteur curieux. Celui-ci est invité à porter symboliquement son regard au-delà de l'environnement de la galerie et à passer de cet univers immédiat à un autre. Il découvre alors une boîte noire parsemée de minuscules trous d'où émergent des points de lumière qui reproduisent une voûte étoilée. L'installation

lieu et illustrent visuellement la faille. Cette faille, énoncée par Müller, évoque le trou, la mort, la

nomiques, elle évite l'écueil de la récupération et apporte un angle de vue renouvelé qui suscite une



Lisette LEMIEUX, *Scopie*, 2007. Pellicules radiographiques. Photo: Michel Dubreuil.

→ Lisette LEMIEUX, *S'Éclipser*, 2007. Détail. Carton découpé et érodé, bois, fluorescents. Photo: Michel Dubreuil.

Lisette LEMIEUX, *Urbi et Orbi*, 2007. Aluminium, acier, bois, verre trempé. Photo: Michel Dubreuil.

à partir de la ville de Rome. De manière figurée, elle exprime l'exploration d'un univers plus vaste. Devant l'Homme de Vitruve, sept phases de lunaison (*S'Éclipser*, 2007) se déploient dans de petites niches carrées d'où émerge une lumière rasante mettant en relief les cratères d'une surface cartonnée. Comme l'avaient fait crûment les premières photographies astronomiques, notre satellite, sujet de rêverie contemplative, devient parfois objet d'observation scientifique et de conquête technique. Si la radiographie donne une image brutale de notre finitude, ce corps céleste récemment conquis confronte froidement l'homme à la sèche réalité de l'espace. Dans ses différentes phases, il marque aussi le passage du temps et une analogie symbolique s'établit entre *s'éclipser* et *s'éteindre*. Car, en associant son intitulé à un phénomène astronomique distinct de celui représenté, l'artiste oriente le spectateur vers une lecture métaphorique qui sédimente une nouvelle couche de sens.

Alors que *S'Éclipser* présente la première frontière spatiale au-delà de l'horizon terrestre, *Trou noir*

engendre plusieurs pistes interprétatives. À l'instar des deux œuvres précédentes, elle semble évoquer comment les progrès scientifiques dans la connaissance du cosmos ouvrent à l'homme une conscience élargie de l'univers qui lui permet de s'émanciper d'une vision réductrice du monde et de lui-même. Elle exprime de plus comment la perte des repères dans cette avancée vers l'inconnu étirent l'homme de vertige et d'angoisse. Et, enfin, par son intitulé, elle préfigure la finitude inexorable. Le concept astronomique de trou noir, inscrit dans la théorie de la relativité, implique un rapport non seulement à l'espace mais aussi au temps. La quête de l'espace n'est-elle pas ultimement un désir de vaincre le temps, voire la mort? Une citation du dramaturge Heiner Müller forme le cœur de l'œuvre *Le temps...* (2006): « Le temps est la faille de la création, toute l'humanité y a sa place¹. » Elle regroupe l'ensemble des préoccupations formulées dans l'exposition. Semblables à des parchemins, deux larges bandes de papier rigide découpé occupent un coin de la galerie. Elles tirent parti du



limite qui rappelle à l'homme l'inéluctabilité de son destin. Les questions essentielles que sont la mort, le temps et l'espace se rejoignent ici en une seule phrase synthétique.

Lisette Lemieux reprend des sujets issus de l'imaginaire collectif: l'Homme de Vitruve, la suite de Fibonacci, les mystères du cerveau... L'exercice peut se révéler périlleux lorsque ces thématiques surexploitées sont présentes au cœur d'intrigues de grands best-sellers². Toutefois, par des procédés associatifs, l'artiste suggère une réévaluation du sens premier donné à ces sujets et porte le spectateur vers une lecture métaphorique qui ouvre la voie à plusieurs degrés d'interprétation. En utilisant la radiographie, en occupant l'espace de manière symbolique ou en donnant un sens implicite à des phénomènes astro-

réflexion féconde. *Deçà-delà*, du fini à l'infini, l'Universel demeure pour l'artiste la dernière frontière à conquérir. ←

Julie Faubert, *De pures constructions - collecte d'espaces*
Lisette Lemieux, *Deçà-Delà*
Centre d'exposition Circa, Montréal
8 septembre - 13 octobre 2007

Isabelle MASSE a étudié au Conservatoire d'art dramatique de Québec en scénographie et à l'Escola Massana de Barcelone en arts visuels. Elle travaille actuellement en graphisme et en conception visuelle de contenus interactifs Web tout en poursuivant des études d'histoire de l'art à l'Université de Montréal.

NOTES

- MÜLLER, Heiner. « Quartett ». Dans *La mission: suivi de Prométhée, Quartett, Vie de Gundling...* Paris: Minuit, 1982, p. 131.
- BROWN, Dan. *Da Vinci Code*. Paris: JC Lattès, 2004, p. 61, 82.